

Ch. Brouty

par Marion Vidal-Bué



LE NOM DE Charles Brouty ne laissera personne indifférent parmi ceux qui ont vécu en Algérie. Chacun a pu voir un des livres ou un des articles de journaux et de revues qu'il a illustrés, se réjouir d'une de ses caricatures ou d'une de ses affiches, admirer une de ses peintures.

Dessinateur, humoriste, reporter, illustrateur, il devint également un véritable peintre. Toute l'humanité du pays, dans ses multiples facettes et dans sa modernité, se trouve croquée par son talent percutant et bienveillant et si l'on pouvait réunir un ensemble de ses différents types de portraits et de silhouettes, on obtiendrait un panorama des plus fidèles de la population algérienne entre 1930 et 1960, races, religions et milieux sociaux confondus.

Il promena ses carnets de croquis et ses bouteilles d'encre de Chine des rues d'Alger aux douars de Kabylie, de l'Aurès jusqu'au Hoggar, du port d'Oran aux puits de pétrole du Sahara français. « *Vérité, il rend les gens dans toute leur vérité* », disait de lui le critique Louis-Eugène Angéli. Des gitans aux Touaregs, des enfants arabes aux matelots en bordée, des terrasses d'Alger aux villages de

Kabylie, il aura donc tout croqué du bout de son crayon, avec malice ou tendresse, du monde vibrant et divers qui composait l'Algérie de son époque.

Né par accident au large de Bastia le 2 janvier 1897, fixé en Algérie de 1914 à 1963, mort à Pau le 27 avril 1984, Charles Brouty a connu une vie longue, intense et fertile.

Francine Dessaigne, qui fut l'une des pionnières de la mémoire algérieniste, avait tenu à lui rendre hommage en composant une plaquette illustrée le présentant sous ses différents aspects. Elle entendait avant tout montrer que la personnalité attachante de ce créateur ne pouvait être dissociée de son œuvre, éloquente en elle-même.

Et de fait, plutôt que d'établir une classique énumération biographique, nous choisirons comme elle, de donner la parole à ses contemporains, à ceux qui l'ont connu et qui ont témoigné, en rapportant quelques anecdotes significatives.

L'un de ses plus proches complices dans le domaine de l'art, le peintre Étienne Bouchaud, écrivait: « *J'avais autant de sympathie que d'admiration pour son caractère inaltérablement enjoué, pour sa fantaisie, pour toute sa*

gentillesse et son amitié, mais aussi pour son immense talent qui, d'un trait concis, arrivait à capter du premier jet un geste, un ridicule, un caractère. Dans toute l'iconographie des quarante dernières années de notre Algérie française, il occupera une des premières places, par sa vision directe, sa spontanéité, son authenticité ».

Le sculpteur Paul Landowski, alors qu'il était à Alger en septembre 1928 pour ériger le célèbre Monument aux morts dont son confrère Charles Bigonet réalisa le socle, relatait avec sympathie, dans son *Journal*, ses rencontres avec Brouty :

- « 16 septembre: A l'heure de l'apéritif, comme un bon Algérois, je suis allé au rendez-vous habituel où j'ai retrouvé Edmond Gojon et peu après, arrivait Brouty, tout chaud de sa journée de travail. Il l'avait passée dans un quartier espagnol « plus Bab-el-Oued que le Bab-el-Oued actuel ». Il m'y emmènera demain après six heures. Puis est arrivée M^{me} Brouty tenant dans ses bras l'extraordinaire petit singe qu'ils ont acheté dernièrement. Brouty nous a amusés en nous racontant des histoires d'Arabes. Il vit constamment dans les quartiers populaires, comprend l'arabe et connaît leur mentalité [...] ».

- « 18 septembre: Le petit ménage Brouty nous avait invité à déjeuner, Bigonet et moi. Il voulait me montrer ses peintures. J'ai été très agréablement surpris. Ce n'est pas sans valeur. Et il y a de l'esprit. Puis nous déjeunons entre le chien, le chat, le perroquet, le singe [...]. Après déjeuner, grande promenade. D'abord la Casbah [...] ».

Le journaliste et critique d'art algérois Marc Michel, qui lui consacrait une page dans la revue *Notre Rive*, en mars 1929, après son exposition personnelle très remarquée, insistait sur la complicité entre Brouty et ses amis artistes : « Avec ses bons amis, et sans le moins du monde s'influencer l'un l'autre,

« Deux adolescents gitans »
(coll. part.).



« Deux hommes gitans »
(coll. part.).

« Jeune gitane au petit
chien »
(coll. part.).



« Jeune gitane à la blouse
rayée »
(coll. part.).

chacun a son tempérament: Bouchaud [...], Launois [...], il a parcouru en tous sens la Casbah et la Marine, ces deux quartiers maudits qu'aiment seuls les artistes et leurs propres habitants, dont le touriste n'emporte qu'une faible et forte image et que Brouty, mieux que quiconque, a pénétré. On pourrait faire de belles nouvelles avec les aventures du peintre dans ces mondes interlopes où la vie gronde, puissante et douloureuse; ses démêlés avec les naturels qui l'ont pris longtemps pour un de la secrète, et avec celle-ci qui le prenait pour un tatoueur breveté, avec ses bouteilles d'encre de Chine, ou pour un trafiquant de haschi-ch ».

Marc Michel racontait encore: « Avec son œil bleu, sa pipe, son léger accent du Midi, Brouty est le meilleur des camarades. Que l'on demande à ceux qui l'été dernier par les soirs torrides faisaient un détour par la place du Gouvernement grouillante, son fief, pour lui serrer la main: Hergé qui fixe ici ses traits,

Launois et Bouchaud, Gabriel Audisio et Lucienne Favre, et Gojon et le bon sculpteur Landowski et bien d'autres, tous vous diront: Brouty? Le bel artiste et comme on l'aime! ».

Il rappelait aussi que Brouty était l'auteur du « plus beau des timbres-poste algériens, celui des grosses valeurs où, à travers une élégante colonnade mauresque, on peut apercevoir Alger la Blanche et sa baie magnifique ».

Une trentaine d'années après, l'amitié de Roger Frison-Roché l'entraînait beaucoup plus loin, vers des expéditions auxquelles l'habitué de la ville rechignait tout d'abord. L'alpiniste écrivain a évoqué leurs aventures communes dans la préface de son livre *Touareg*, illustré de 123 dessins de Brouty. Comme tout le monde le sait, Brouty fut affecté d'une déficience totale du système pileux, à laquelle il remédiait en se dessinant de faux sourcils et en portant la plupart du temps un béret ou un chapeau, et son



« Mauresques sur les terrasses regardant le port » (coll. part.).



« La Place du Cheval » (coll. part.).

ami le décrivait ainsi : « Il a un sourire d'enfant malicieux, mieux encore un rire de clown avec sa « gueule » extraordinaire - pas un poil sur le caillou, des sourcils au crayon, un masque de mime poli et recuit, une tête expressive, pétillante d'intelligence et sous ses lunettes un regard observateur : curieux, incisif et changeant [...] ». Voici leur premier départ ensemble « en plein hiver barbaresque », dans une Jeep décapotée : « Il survint encombré de paquets, de sacs, de couvertures, de chandails, de cache-nez, qui l'apparentaient sans hésitation, aux voyageurs anglais de la grande époque romantique [...]. Tant qu'on fut dans la Mitidja, il ne laissa percer qu'un œil sous ses voiles, mais dès qu'on eut abordé les rampes de Miliana, il frétille doucement, et peu à peu, je vis sortir au hasard des cahots un bras, une main, un carton, un bloc, un crayon, et sournoisement, il se mit à travailler. Dès lors, il était insensible au froid, à la faim, à la fatigue.

À Orléansville il chantait ; à Saïda il m'entraîna dans les lieux les plus mal famés de la ville, et nous finîmes la soirée

avec les légionnaires dans un boui-boui curieux [...]. Notre arrivée au Chott Chergui chez les sondeurs fut sensationnelle. Charles Brouty, le peintre frileux, s'était découvert une âme d'aventurier, on but ferme, on chanta, on apprécia comme il convenait cette aventure de western [...]. Avec lui, j'ai visité le Djebel Amour, les Rupestres préhistoriques de la Rocaba, les Monts des Ouled Nails, les bleds les plus cachés, les moins connus de cet Atlas saharien ».

Frison-Roche continuait ainsi : « Chaque fois, la même scène recommençait ; les gosses accouraient, nous entouraient, nous pressaient, devenaient importuns ; ces yaouleds aux pieds nus [...]. Brouty les adorait : de vrais « petits mendiants de Murillo ». Parfois, il élevait la voix et les gosses s'enfuyaient en criant de peur et de joie, mais le flot remontait sans cesse, alors d'un seul coup Brouty retirait son chapeau, montrait son crâne rutilant de soleil et les gosses fascinés reculaient lentement, le regard rivé sur cette boule d'ivoire inquiétante, puis revenaient plus lentement encore, restant à bonne distance. « Kif Kif el chitane ».



« La foire place du Gouvernement » (coll. part.).

Pareil au diable! disaient-ils tout bas. Pendant ce temps, le diable travaillait, travaillait d'un crayon et d'une plume inlassable. Et hop! la vie surgissait sur son bloc comme un prestigieux dessin animé [...]. Je n'avais qu'à le laisser faire: mon travail au retour consistait à rêver devant ses dessins, ils disaient tout et parfois je me demandais ce qu'un texte pourrait bien leur apporter ».

Pour donner tout de même quelques repères biographiques rappelons que Charles Brouty était issu d'une famille d'origine suisse, fixée à Nîmes où il passa son enfance. Il fit de bonnes études, entra à l'École des beaux-arts de Nîmes et à l'École pratique de commerce et d'industrie, obtint ses diplômes sans problème et commença à se spécialiser dans l'art de l'affiche et de la lithographie. Son père militaire, chef de bataillon ayant été muté à Alger en mai 1914 au 5e régiment de tirailleurs algériens, il fit ses

premières classes de conscrit à Blida en 1916. La guerre de 1914-1918 l'envoya, mais comme soldat, en Palestine, en Syrie, en Égypte.

À l'automne 1920, Charles Brouty exposait à Alger, rue d'Isly, des aquarelles et des dessins issus de ses observations dans ces différents pays, ainsi qu'au Maroc.

Jean Launois arrivait à la villa Abd-el-Tif la même année 1920, et l'amitié entre les deux jeunes artistes du même âge fut rapide et totale. À son contact, Brouty fera connaissance de Jules Pascin, qu'il reconnaîtra comme l'un de ses maîtres. Étienne Bouchaud, lauréat du prix de l'Algérie en 1924 formera avec les deux premiers un trio d'inséparables curieux, toujours à l'œuvre pour débusquer les personnages les plus remarquables dans les mauvais lieux de la vieille ville et du port.

Francine Dessaigne rappelait à ce



« Gitan à la mandoline dans un café arabe » (coll. part).

propos les souvenirs du peintre André Hambourg: « En 1933-1934, j'ai souvent vu Brouty se promener à la Casbah comme s'il était chez lui; il était à peu près le seul à pouvoir y aller, entouré

de jeunes et de gosses. Il se promenait librement, jour et nuit, sans aucune inquiétude. Nous, quand on y allait, il valait mieux se faire accompagner, on risquait des incidents. En fait, ils n'étaient



« Place du marché à El Oued » (coll. part.).



« Minaret à El Oued » (coll. part.).

que trois à pouvoir se promener librement: Brouty, plus tard Galliéro et Launois ».

Brouty ayant choisi le journalisme, donne son dessin quotidien à *L'Écho d'Alger*, le journal du sénateur Jacques Duroux, qu'il signe au début « Vian ». Rapidement, il devient « l'illustrateur spécialisé de la littérature algérienne », collabore avec Lucienne Favre, Robert Randau, René Janon, Edmond Brua, Paul Achard, entre autres. La presse politique, les Salons des humoristes algériens, reçoivent également sa contribution, il dessine étiquettes, affiches et autres œuvres graphiques.

En 1925, il décide de partir en Italie, pour diversifier sa palette, se marie à Rome, expose avec grand succès à Florence, selon M. Michel dans *Notre Rive*. Il est en Espagne en 1930-1931, grâce à la bourse de la Casa Velazquez, qui lui permet de séjourner une année à Madrid. Ayant déjà étudié avec intérêt les gitans des hauts quartiers d'Alger, il renforce à

la suite de ce séjour son goût pour ces « êtres étranges » et souvent passionnants et leur consacre une belle exposition algéroise en 1932.

À cette époque, Charles Brouty est devenu le peintre des Méditerranéens de toutes origines européennes implantées en Algérie, comme celui des autochtones de longue date, Kabyles, Arabes, Juifs. Son talent est consacré par le Grand prix artistique de l'Algérie en 1934, après qu'il ait obtenu la médaille d'or des peintres orientalistes français. L'État lui commande la décoration du Café maure du Pavillon de l'Algérie à l'Exposition coloniale de 1931, il décore les vitrines de l'OFALAC à Paris pendant l'Exposition internationale de 1937, et à nouveau le Pavillon de l'Algérie, à la Foire de Bruxelles en 1937.

Amoureux du pays, il donne un exemple frappant et inédit de la diversité de ses talents, en décorant entièrement une armoire de fabrication et de style arabe, destinée à l'épouse du sénateur Duroux, son patron de *L'Écho d'Alger*. Brouty y a peint dans la plus pure tradition populaire musulmane le voyage d'Ali, le gendre du Prophète, d'Alger à La Mecque. Les couleurs vives et fraîches ajoutent au charme d'un dessin poétique, inspiré des miniatures anciennes. C'est une découverte que nous sommes heureux de présenter aux lecteurs de *l'algérianiste* (voir ci-contre).

Dans un registre totalement différent, il témoigne du développement initié par la France, avec son reportage sur les « Pétroliers du Sahara » en 1958, une suite de dessins édités chez Baconnier, thème qui sera repris dans une réédition du CDHA, sous le titre *Croquis sahariens*. Il participera en outre à la mémorable expédition Alger Fort-Lamy, à travers le désert

du Ténére, organisée par Berliet, de novembre 1959 à janvier 1960.

Installé à Nice après l'indépendance, il se fixera à Pau en 1982, pour y finir sa vie avec un « gros cafard », comme il le montrait dans l'un de ses derniers dessins, toujours plein d'humour malgré tout.

